Récit impromptu de mon retour à la maison de Yuan Mei

Brouillons d'une traduction de Sandrine Marchand

Fabienne Durand-Bogaert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/genesis/1312>

DOI : 10.4000/genesis.1312

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2014

Pagination : 145-162

ISBN : 9782840509370

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Fabienne Durand-Bogaert, « *Récit impromptu de mon retour à la maison de Yuan Mei* », *Genesis* [En ligne], 38 | 2014, mis en ligne le 29 juin 2016, consulté le 17 août 2022. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1312> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.1312>

Récit impromptu de mon retour à la maison de Yuan Mei

Brouillons d'une traduction de Sandrine Marchand

Présenté par Fabienne Durand-Bogaert

Pour nombre d'entre nous, un manuscrit chinois est un objet admirable mais radicalement étranger. Nous sommes sensibles à sa beauté visuelle, à l'énergie qui anime le tracé des caractères, à cette plasticité que nous accueillons comme celle d'une œuvre d'art, mais qui nous laisse à sa lisière, démunis. Car nos munitions habituelles, celles avec lesquelles nous nous aventurons jusqu'au commentaire ou à l'analyse, sont faites d'une compréhension, postulée comme un *a priori*, de ce que nous lisons.

L'inédit que nous présentons ici est le brouillon de la traduction, par Sandrine Marchand, d'un poème chinois de Yuan Mei (1716-1798). Si un manuscrit rédigé dans une langue que nous ne maîtrisons pas nous est impénétrable, que dire alors du brouillon de sa traduction ? Rien encore, sinon qu'il introduit un degré supplémentaire de suspens de nos réflexes habituels, et illustre en cela un aspect souvent méconnu de la traduction : son pouvoir de mixer les sphères du connu et de l'inconnu, de renverser l'étranger dans le propre, et vice-versa. La traduction est bien souvent le lieu où les places s'échangent, où c'est sa propre langue – celle qu'on voudrait pouvoir dire telle – qui nous apparaît sous un jour étranger et nous échappe, tandis que l'étrangeté de celle que l'on traduit s'approprie à mesure que le travail progresse.

Au plein sens de l'expression, nous faisons ici l'épreuve de l'étranger.

Le poème traduit s'intitule *Récit impromptu de mon retour à la maison*. C'est un long poème, de cent vingt-quatre vers, dans lequel un narrateur masculin, fonctionnaire de son état, revient dans sa province natale. À l'enchaînement saccadé des premiers vers – « Le quatre je quittai mon poste, / le vingt mes bagages étaient prêts, / Le trente j'arrivai au village du Corbeau, / le premier j'entrai à Qiantang » – succède une temporalité plus

lâche : l'évocation de quelques moments passés avec sa famille, de quelques souvenirs liés au paysage avant que l'heure du départ – du retour dans cette ville où il est employé – ne sonne. Le ton général est sobre, le recours à l'image rare, mais à travers la simplicité concrète des descriptions affleure une nostalgie qu'on devine très retenue.

D'inspiration autobiographique – comme tant d'autres poètes de son époque, Yuan Mei occupa pendant plusieurs années un poste de fonctionnaire qui le tenait éloigné de chez lui –, *Récit impromptu de mon retour à la maison* est l'un des poèmes qui composeront l'anthologie de la poésie chinoise que prépare, pour la collection « Bibliothèque de la Pléiade » (Gallimard), l'équipe placée sous la direction de Rémi Mathieu. Le travail de traduction, de présentation et d'annotation des poèmes a été réparti selon les dynasties – depuis l'époque antique, dont se charge Rémi Mathieu lui-même, jusqu'à la période contemporaine, qui occupe Chantal Chen-Andro. Sandrine Marchand, quant à elle, s'est vue confier la dynastie Qing [清], soit la longue période qui va du milieu du XVII^e au début du XX^e siècle¹.

Le dossier génétique dont nous disposons se compose de trois états de la traduction qui permettent d'en saisir la progression : un brouillon manuscrit, un tapuscrit sur lequel sont portées d'assez nombreuses corrections, un deuxième tapuscrit, mise au net du premier, sur lequel subsistent néanmoins quelques repentirs. Nous nous intéresserons ici principalement au brouillon manuscrit.

Ce brouillon comporte cinq feuilles volantes de format 21 × 29,7 cm, à grands carreaux, provenant d'un cahier d'écolier, écrites recto verso au stylo à bille noir,

1. Les autres collaborateurs sont : François Martin (les Six dynasties), Florence Hu-Sterk (les Tang), Stéphane Feuillas (les Song), Rainier Lanselle (les Yuan), Martine Valette-Hémery (les Ming).

avec des corrections portées au stylo bleu (jusqu'au recto de la page 4), puis en rouge. L'aspect général est aéré, et l'on est d'emblée frappé par la régularité avec laquelle des lignes de caractère chinois semblent « encadrer » le motif plus discret que forme, sur la ligne sous-jacente, la succession des mots français. La raison de cette disposition s'éclaire quand on regarde l'original chinois ci-contre : comme on le sait, le chinois se lit de droite à gauche et de haut en bas. Le texte du poème, dans sa langue d'origine, se présente comme un bloc compact que rien ne distingue *a priori* d'un texte en prose. Cette masse offrant peu de prise pour la traductrice, voilà pourquoi sa toute première tâche consiste à recopier le texte chinois en le segmentant horizontalement de façon à faire apparaître les unités sémantiques et rythmiques qui forment le vers. Loin d'être une simple approche de la tâche traductive, cette segmentation en constitue déjà le commencement : le sens se clarifie à partir de cette disposition horizontale – laquelle matérialise par ailleurs la conversion qui est en train de s'opérer d'un système linguistique à un autre. La segmentation permet aussi de déceler la construction rythmique du poème, et aide la traductrice à percevoir les parallélismes de tous ordres – syntaxiques et sémantiques, bien sûr, mais aussi cosmologiques, car dans la langue et la culture chinoises, les contraires s'attirent et se complètent, et deux vers en viennent à former un monde complet dans lequel les énergies se répondent. La recherche des parallélismes d'un vers à l'autre est non seulement un appui utile dans une langue où il n'est pas toujours facile de savoir d'emblée si tel ou tel caractère désigne un verbe ou un substantif, mais elle est indispensable si l'on veut pouvoir restituer le monde complet. Même imparfait, comme dans le long poème narratif auquel nous avons affaire ici, le parallélisme reste un modèle sous-jacent, qui fait que la lecture est spatiale plutôt que linéaire.

Seules quelques annotations sont portées en marge du manuscrit, qui sont autant d'aide-mémoire pour la traductrice. Au feuillet n° 1, par exemple, l'annotation « Qiantang [en bleu] flèche verticale Hangzhou [en rouge] » indique qu'il sera nécessaire d'introduire une note infrapaginale pour préciser qu'à la ville de Qiantang, où revient le narrateur du poème, correspond

l'actuelle Hangzhou. De même, en haut à droite, la mention de « bergeronnette », à côté du caractère chinois correspondant, constitue un rappel pour l'établissement de l'index rassemblant les noms d'animaux et de plantes qui accompagnera l'édition des poèmes. Traduction et réflexion éditoriale ne sont donc pas deux processus distincts : la traduction est d'emblée conçue en vue de son édition scientifique.

L'examen du texte traduit lui-même révèle la coexistence, par juxtapositions séparées de barres transversales, de plusieurs possibilités de traduction entre lesquelles, à ce stade, aucun choix n'est encore opéré. Par exemple, dès le premier vers : « Le 4 je quittai mon poste/mon administration ». Ou, plus loin : « J'ai quitté/loin de mon pays j'en ai oublié l'accent/le dialecte », qu'une relecture transformera en « Si parti de mon pays, j'en ai oublié le parlé ».

Ce sont à des notations comme celles-là qu'on comprend que le premier jet de traduction se fait dans le flux, sans souci encore ni de la correction de la syntaxe (le *si* de « Si parti » est un intensif, l'équivalent de « si loin de mon pays »), ni des imprécisions, voire *lapsus calami*, qui se présentent spontanément, comme dans ce vers (fig. 2) :

Un petit chien aboyait/près de la palissade
jappait (sur le côté/à côté de)

Cette « palissade », à la relecture, deviendra « portillon » sans que le lapsus, amusant condensé dans lequel une barrière le dispute à un animal « pas si sage », ne soit corrigé, ni même relevé. Mais il est vrai que la sonorité du mot chinois – *li* – a sans doute influencé le choix initial du mot « palissade », remplacé ensuite par « portillon », puisque 离 désigne à la fois l'endroit où l'on se quitte et celui où l'on se retrouve.

D'une manière générale, les variantes juxtaposées n'introduisent pas de grandes différences sémantiques. Des mots tels que « accent », « dialecte », « parlé » (devenu « parler local » dans le premier tapuscrit avant de se stabiliser, sur la mise au net, en « dialecte ») appartiennent tous au même registre, et si la linguistique en délimite précisément le champ d'application, tel n'est pas ce que l'on exige de la poésie. Parfois, cependant, la distance paraît presque incommensurable entre deux

小倉山房詩集卷六_巳

歸家即事

1 初四出官署，二十整行裝，三十抵烏鎮，初一人錢塘。錢塘到家近，心急路轉長。離鄉忘鄉音，入
 2 耳翻俯張。閩者問名姓，小犬吠籬旁。主人不復顧，直趨上中堂。阿姊扶阿父，老妻扶阿娘。衆面
 3 一齊向，雜語聲滿房。阿母向我言：「爲兒道家常；我老多疾病，且喜無所妨；不如汝之父，秩膳口頗
 4 強。自汝出門後，諸親如水涼。三妹抱瑤瑟，悔嫁東家王。四妹婿遠游，季蘭尸祭忙。」汝嬌自粵歸，
 5 祀竈無黃羊。舅家風淒淒，滿屋堆靈床。告汝各甘苦，便汝相扶將。阿母言且行，手自羅酒漿。阿
 6 父爲我言：「望兒穿眼眶。昨得一口信，道汝頗周詳。」初四出官署，二十整行裝。三十抵烏鎮，初一
 7 入錢塘。新官初攝篆，米穀猶在倉。三輔與四輔，廩人未收量。汝今雖歸家，何能長居鄉？汝食大官
 8 俸，我得屋東廂。汝仰視櫺棋，千金寧低昂。荷花三十里，蔭柏復沿塘。金丸小木奴，冉冉自垂黃。
 9 老人手所植，待兒歸來嘗。我將行赴園，有人牽衣裳。一妾抱女至，牙牙拜爺旁。佯怒告訴爺：「索乳
 10 頗強梁。」一妾作低語：「外婦宿庚桑；君毋忘萱蒚，專心戀姬姜。」老妻笑啞啞，打開雙青箱：「謂當獲
 11 金珠，而乃空文章！」阿母欲我息，吹去蠟燭光。明日大母墳，長跪奠穀觴：「孫兒十八歲，懷抱猶在
 12 床。今兒得官歸，古墓生白楊。嗚呼蒼天恨，此恨何時忘！」後日走西湖，帶雨觀湯湯。我行周四岳，

小倉山房詩集 卷六

九一

袁枚全集

九二

13 畢竟此無雙。悠悠笑語過，忽忽燈節忙。此身不自持，呼僕買舟航。阿母留兒子，一日如干場。勸兒
 14 加餐飯，爲兒備餽糧。家園築似玉，手烘加飴糖。春茶四十挺，片片梅花香。阿父不受拜，但指鬢邊
 15 霜。妻妾無所言，含淚不成妝；惟問幾時歸，君歸我可望。阿姊出簾拜，甥兒要同行。叔母亦唧唧：
 16 阿品交與兄。兩郎俱年少，初生別離腸。親朋來一送，軟語都未遑。蕭蕭北門關，行李搖夕陽。慈
 17 烏哺復去，脊令聚復翔。鴛鴦折荷葉，織女望河梁。浮雲爲鬱結，驪駒爲徬徨。人生天地間，哀樂殊
 18 未央！

formulations présentées comme également possibles. Voici ce qu'on peut lire au recto du feuillet 2 (fig. 3) :

ts

Depuis que tu as quitté la maison, ~~beaucoup de membres de ta famille~~
 tt la famille a connu des revers de Fortune
est tombée dans l'eau glacée

Bien qu'aucune barre transversale ne signale ici la concomitance des deux formulations – connaître des revers de fortune et tomber dans l'eau glacée (traduisant 如水涼, littéralement « comme de l'eau fraîche ») –, elles proviennent assurément de la même campagne de traduction, étant donné la couleur de l'encre (le stylo à bille noir, dont nous avons vu qu'il était continûment utilisé pour le premier jet). « Est tombée dans l'eau glacée » est une formulation qui fait assurément image, et de façon plus frappante que l'édulcoré « a connu des revers de Fortune », qui sera finalement retenu. Plus frappante, mais sans doute trop éloignée, dans sa quasi-littéralité, de ce que le poète cherche à faire entendre, et que la suite du texte confirme : la famille, sans être désargentée, est dans une mauvaise passe et compte sur le soutien financier du fils. Il est des cas, comme celui-ci, où une traduction littérale équivaldrait en fait à une « intraduction » : elle créerait un tel effet de rupture par rapport au ton général et au contexte qu'elle interdirait le passage même qu'elle est censée faciliter. Toute la question est en fait de l'intelligibilité des images par-delà la différence des cultures et des langues.

Parfois, malgré l'apparente simplicité du vocabulaire utilisé par le poète, certains caractères n'ont pas immédiatement livré leur secret. Ils ont été entourés, comme 木奴 au feuillet 3 (fig. 5), puis translittérés [mù nú] et soulignés. Sur la ligne sous-jacente est portée la mention du champ sémantique dont ils relèvent, ici celui de tout ce qui est relatif à l'oranger. De même pour 冉冉 [rǎn rǎn], qui désigne à la fois la luxuriance et la lenteur, et qui, par glissements successifs, permettra d'aboutir à la notion de maturité dans le tapuscrit. Que ces différentes étapes – copie et identification des caractères, translittération, repérage du champ sémantique et/ou traduction mot à mot – soient nécessaires avant qu'une première traduction d'un vers puisse être envisagée

explique sans doute l'aspect de brouillon qui caractérise encore le premier tapuscrit (fig. 11 et 12). La question de l'orange, par exemple, n'y est toujours pas réglée, puisqu'une annotation en bas de page, reprenant les caractères 木奴 [mù nú] suivis d'un point d'interrogation indique qu'à ce stade la traductrice hésitait toujours entre les mots « orange » (générique) et « kumquat » (d'autant plus spécifique que le fruit que ce mot désigne est originaire de Chine). De même, certaines formulations très littérales, telles que « Mon épouse émit un petit rire hi hi ! » sont corrigées en « Mon épouse étouffa un petit cri », la réaction de surprise devant le contenu des malles – plutôt que de rire – justifiant le repentir. Quelques caractères chinois se signalent encore en marge ou en bas de page comme autant de rappels que la formulation exacte n'a pas encore été trouvée. D'autres annotations – par exemple « symboles de l'amour familial et de l'amitié fraternelle » (fig. 12) associée aux canards mandarins ou « symbole de la séparation » pour la Tisserande² – témoignent d'un souci de réinscrire le poème dans la tradition de la symbolique chinoise telle que le *Livre des Odes*, par exemple, l'a codifiée. Elles correspondent aussi au type de formulation qui pourrait être celle d'un index, témoignant ainsi de son état d'avancement par rapport au brouillon manuscrit.

Ce n'est qu'au stade de la mise au net, sur le deuxième tapuscrit donc (fig. 13 à 16), que la forme poétique se révèle. Au sens propre, d'abord : les cent vingt-quatre vers se décomposent, comme par magie, en trente et un quatrains, comme si la traductrice répondait à une intention non explicitement formulée de l'auteur, mais celée dans les tout premiers vers, qui font des quatre jours l'unité de mesure du poème. Au sens figuré, ensuite, parce que la décomposition en quatrains est un effet du processus de traduction, son aboutissement, et non une forme choisie arbitrairement en amont de la traduction. En révélant le mouvement qui habite secrètement l'œuvre, *Récit impromptu de mon retour à la maison* exprime au mieux l'étroite proximité entre l'approche génétique et le mouvement du traduire.

2. Référence à la rencontre annuelle du Bouvier et de la Tisserande selon la légende chinoise.

Yunli

背 $ji = \text{baguette}$

列家即事

初四出官署

初四 $guān shǔ$

Le 4 je quittai mon poste / mon administrateur

二十整行装

le 20 mes bagages étaient prêts

三十抵烏金真

WU

le 30 j'arrivai au village du l'orbeau

初八錢塘 ?

Qiantang

↓

Hangzhou

le 1^{er} j'en bin dans le ~~dist~~ région de Qiantang

錢塘到家近

Qiantang était proche de la maison

心路轉長

impatent la route me sembla plutôt longue.

離鄉忘鄉音

le xiāng wáng xiāng yīn

j'ai quitté / bin de mon pays j'en ai oublié l'accent / le dialecte

le ~~parti~~ de mon pays, j'en ai oublié le ~~parti~~

入耳翻併張

zhōu zhāng : hōng en seigneur affabuler

qui m'a oublié étranger qd x les ai entendu / qu'il a parlé mes oreilles

il m'a paru étranger

問者問名性

hūn zhē : ~~parti~~ / ~~parti~~ / ~~parti~~

le portier / le garde me demanda mon nom et son prénom

1800
+ 900
2700

小犬吠 離旁

un petit chien ^{fe} aboyait / près de la palissade
jappait / sur le côté / (à côté de)

主人不復顧

(le maître des lieux) ne leur prêtait ^{plus} aucune attention
sans y porter attention m'occupait après elle / on m'en préoccupa

直趨上中堂

qui ^{salle de réception}
et me hâta de me diriger vers la salle de réception / de la
le salon

阿姊扶阿父

Tata s'aida ma sœur soutenait papa / père

老妻扶阿娘

ma femme soutenait maman / mère

炊烟一齐向，雉语声满房。

leurs usages affluèrent vers moi le flot de leurs ^{mère} ^{mère}
expliquait la pièce ^{expliquait la pièce}

阿母向我言

Maman me dit
« 为儿家常，我老多疾病
道

je vais te donner les nouvelles de la maison, mon père
je devais vieillir et ma santé n'était pas bonne / sur sa santé
^{état de} ^{bon}

且喜无所妨

mais heureusement, ^{for} cela ne me causa pas de problème
ne me fit pas de trouble
ne m'affecta pas ^{cela ne m'affecta pas}

不如汝之父，秩膳口颇强

nú fū

zhì: régulier shàn repas:

ce n'est pas comme ton père, qui a un solide appétit et prend régulièrement
des repas

4. 自汝出门后，诸亲如水凉

zhū - tous

Depuis que tu as quitté la maison, beaucoup de membres de ta famille
H la famille a connu des revers de fate
est tombée dans l'eau glacée

阿母向三妹抱瑶瑟，悔嫁东家王。

yāo yǎo sè

Troisième sœur est si noble et vertueuse, il est regrettable qu'elle soit mariée
à ? une riche famille (东家王 - East House Wang de l'est)

四妹婚远游，季兰尸祭忙？

jì lán

L'épouse de ta 4^e sœur est partie pour son dernier voyage
occupée aux rites de funérailles.

汝孀自粤归，祀竈无黄羊

shén

Ce tante vient de venir du Guangdong, mais elle n'a même pas un mouton à
sacrifier au Nouvel An

舅家风凄凄，满屋堆灵床

qī

Un vent froid traverse la maison de ton oncle, la maison est pleine
d'antres pour les morts
de tristesse malheur

告汝各甘苦便汝相扶将

Je te raconte bonnes et mauvaises nouvelles, en espérant que tu pourras
leur venir en aide.
mōng

阿母言且行，手自羅酒漿
 Maman parlant tout en s'acharant ^{humble} ^{baoulu} servant de ses mains l'alcool et le grain d'ing

阿父爲我言「胡兒穿眼眶」。

Papa me dit " je mourrais vraiment d'encre de te voir, ^{gras} ma fil "

昨得一口信，道汝頗周詳
 hier j'ai reçu un message qui me donnait ^{chou nio} ^{en détail} ^{me parlait de te.} ^{plus}

初四出官署，二十整行裝
 le 4 tu quittes ton job, le 20 les baggs sont prêts

三十抵烏鎮，初入錢唐
 le 30 tu arrives au village du toubain, le 1^{er} du sécl de ^{la région} ^{le début} de Puck

新官初攝篆，米穀猶在倉
 she

Cultures le saccu de ton nouveau poste, et les riz et les grains sont encore ds les

三甬与四甬，原人未收量 ^{greniers}

3 ^{ju} ^{chander} ^{les} ^{nos} ^{il reste encore à mesurer} ^{3 et quatre}
 3 ou 4 chander de 3/4 n'ont pas encore été mesurés ^{chander}
 jusqu'à 3/4 des ^{chander}

汝今雖到來，何能長居鄉？

bien que tu sois revenue aujourd'hui, comment pourrais-tu rester ^{gls à la} ^{maison}

汝食大官俸，我得屋來廂

tu ^{féty} ^{salari} ^{peut}

Tu as un ^{trouvent} ^{inconnu} ^{salari} de fonctionnaire, je dois te habiter la petite st de la maison ^{logis} ^{habitation}

Fig. 4

8 汝仰視欂櫨，^{níng}千金寧低昂^{āng}
 lui gōng = champion = noble ^{comme} ^{très élevé}

lui la tête ~~et~~ regarde les ~~parties~~ planées, ~~so~~ on mille ans d'or / ~~fil~~
 qui vaud plus de mille ans ~~d'or~~
d'argent

倚花三十里，^{lín}蔭柏復沒塘。

Il y a des lotus sur 30 li, ombragés par les cyprès qui ~~couvrent~~ l'étang

金丸小^{xiǎo}木奴，冉冉自垂黃。

^{mù} ^{nu} ^{rǎn} ^{rǎn} ^{chuí}
 orange ^{petits} ^{double}
 petits oranges et de ^{branches} d'or, lentement devient jaune et pend lentement

老人手所植，待兒王來嘗。

Ton vieux père les a plantés de sa main, ^{en attendant} il a attendu que tu reciennes
 les goûtes

我將行赴園，有人牽衣裳

J'allais me promener dans le jardin ^{quand} quelqu'un agrippa ma tunique
^{me tira par}

一妻抱女至，牙牙拜爺旁；

^{qiè} ^{yá yá} : b.
 une jeune femme apporte de sa main ma fille, ~~se~~ saluait avec respect
 son père de sa salut

佯怒告訴爺：

Yang = femme

Feignant la colère elle ne dit (elle se jette au père)

索乳頗強梁

suo che du nu xue

qu'elle demande rectine le sein avec beaucoup d'ardeur

一妻作低語

que une autre concubine me dit à voix basse

「外婦宿庚桑，君毋忘營」

fu gang jian = euphémisme

專心戀姬姜

et donne tout son amour à une concubine détestée, noble dame

老妻笑啞啞，打開双青箱

ya ya ha ha !

謂當獲金珠，而乃空文章！

elle pense qu'elle continuera de l'avoir et, des perles, non ce n'est que des écrits

阿母欲我息，吹去蠟火蜀光

ma mère voulait que je me repose et son flambeau la langue

明日大母墳, 長跪奠觴

le lendemain je me rends sur la tombe de ma grand-mère
me prosterner longuement et offrir vin et nourriture vin

孫兒十八歲, 懷抱猶在床。

Et son petit fils avait 18 ans, et continuait encore l'embrasse de sa lit

今兒得管到, 古墓在白楊

Aujourd'hui je reviens, ~~de~~ fanchouan, un ^{peuple} ~~bonheur~~ blanc a passé sur sa tombe

嗚呼蒼天恨, 此恨何時忘!

Je hais mes regrets on n'oublie pas cet : 2d mes regrets pleurent fin!

后日走西湖, 帶雨觀湯湯

shang shang fob

le lendemain je me rends au lac de l'ouest pour contempler ses lacs la lune

12/13

我行周岳, 畢竟此無双。

aucun ne se vante
se fier pas

J'ai déjà visité les 4 montagnes sacrées de Chine, mais elles ne dépassent pas la copie
le lac est inégalable

悠悠笑語過, 忽忽燈節忙。

you you
célébrer

on me saurait de loin quel je pense, et ne pense pas préparer la fête des
lanternes

此身不自持, 呼僕買舟航.

moi non plus j'ai plus de moi-même et j'appelle un serviteur pour qu'il
loue / achète / loue un bateau

阿母留兒子, 一日如千場 ^{dag}
Ma mère me demande de rester, le ^{fois} ¹⁰⁰ ^{fois} ^{par jour}

勸兒加餐飯 為兒備飯糧
^{can} ^{hou ling} ^{le retour}
elle me demande de manger plus et me prépare de la nourriture pour la route

家園笋似玉, 手烘加飴糖
^{sun} = pousses de bambou ^{yi} sirop

Les pousses de bambou de notre jardin sont semblables à du jade
elle les a cuits elle m'a apporté du sirop sucré

春茶四十投, 片片梅花香。
^{ting}

Il y a aussi 40 paquets de thé de printemps, chacun au parfum fleur
de prunier

阿父不受拜, 但指鬢邊霜

Mais père n'accepte pas que je me prosterne devant lui, signalant
la blancheur de glace de ses ~~cheveux~~ ^{ses lèvres blanches} / ^{ses lèvres blanches} ^{rapellent son âge}

妻妾無所言, 含淚不成妝

mes épouses et mes concubines ne peuvent rien à dire, mais dans
lames cruelles de leur maquillage

惟問幾時歸我可望，君歸我可望

wei submet

elles se me demandent seulement quand je pourrai revenir, espèrent seulement mon retour

阿姊出簾拜，甥兒要同行

21/je: sœur aînée
Ma sœur aînée sort du rideau pour me saluer, et mon neveu s'apprête à m'accompagner.

叔母亦唧唧，阿品交與兄。

tu y

La femme de mon oncle chuchote, pour que son fils m'accompagne et apporte des présents

雨郎俱年少，初生別離腸

Les deux cousins sont encore les jeunes
et vivent leur 1^{er} adieu / pour la 1^{re} fois la souffrance de l'adieu

親朋來一送，軟語都未遑

huāng, lǎo, / urgent - impossible

Amis et parents viennent tous saluer / nous nous séparons pour le départ
mais ils n'ont pas le temps de nous attacher elle nous attache

蕭蕭北門裏，行李招夕陽。

Xiao xiao = bruyant

Zhao

Les chevaux bruyants à la porte du nord et nos bagages sont apportés
sous le soleil couchant

慈烏哺復去，背今聚復翔

Une corneille perfectura donne la becquée et repart
et les bécassines symbole de l'ambroisie facile

des bécassines à ressemblent peut-être en tournant
xiang

鸳鸯折荷葉，織女望河梁。

Yuan Yang

l'écuy. part au moment

Des canards malades courent les feuilles de lotus
et la bricole d'une espèce d'écuy.

浮雲為彭蠡，驪駒為騶皇。

dest. au

les nuages flottants s'amusent et se ressemblent
et mon étalon glorieux des victoires

人生天地間，哀樂殊未央。

pas fin

Si l'homme est, il est entré en ce monde, connaît ~~pas~~
joie et peine sans fin

~

Ajouter au moins le poème « Argent » et « Pluie passée »

Yuan Mei (1716-1798)

RECIT IMPROMPTU DE MON RETOUR A LA MAISON

~~Le bureau / l'office~~

Le 4 je quittai mon poste, le 20 mes bagages étaient prêts
Le 30 j'arrivai au village du Corbeau
Le 1^{er} j'entrai à Qiantang (Hangzhou) →
J'étais alors tout près de la maison
impatient, le chemin me sembla pourtant long.

Loin de mon pays, j'~~en~~ ai oublié le ~~parler~~ ^{de parler local}, à mes oreilles il sembla étranger
le portier me demanda nom et prénom
tandis qu'un petit chien aboya près de la palissade.
~~sans y prêter attention~~

je me rendis directement dans la salle de réception.

Ma sœur soutenait père, ma femme soutenait mère
leurs visages s'approchent ensemble de moi, ils emplissent la pièce de leurs voix.

Maman me dit, « Mon fils, je vais te donner des nouvelles de la maison,

Je deviens vieille et mon état de santé n'est pas bon.

Heureusement cela ne m'affecte pas.

ce n'est pas comme papa qui a un solide appétit et prend régulièrement ses repas

Depuis que tu as quitté la maison, toute la famille a connu des revers de fortune.

Troisième sœur, pleine de talent, à notre grand regret s'est marié à un homme fortuné

L'époux de ta quatrième sœur est parti pour son dernier voyage, la laissant occupée aux rites des funérailles

Ta tante vient de rentrer du Guangdong, mais elle n'a même pas un mouton à sacrifier pour le Nouvel An.

Un vent froid traverse la maison de ton oncle, son logis empli de tablettes funéraires/mortuaires

Je te raconte bonne et mauvaises nouvelles en espérant que tu nous viennes en aide

Maman parlait tout en servant de ses mains l'alcool et le gruau de riz.

Papa me dit alors « Je mourais d'envie de te revoir, mon fils,

Hier j'ai reçu un message qui me donnait sur toi des détails précis :

Le 4 tu quittais ton poste, le 20 tes bagages étaient prêts

le 30 tu arrivais au village du Corbeau, le 1^{er} tu entrais à Qiantang.

Tu tiens le sceau de ta nouvelle fonction, le riz et les céréales sont encore dans les greniers

Il reste encore à mesurer trois ou quatre chaudrons.

Bien que tu sois revenu aujourd'hui, comment pourrais-tu rester longtemps à la maison

Tu as des émoluments élevés, je dois donc habiter la partie est de l'habitation

Lève la tête et regarde les poutres, elle valent plus de mille onces d'argent,

Des lotus poussent sur trente li, ombragés par les cyprès qui bordent l'étang,

Des oranges comme de petites boules d'or, mûrissent lentement et pendent lourdement.

Ton vieux père les a plantés de ses mains, en attendant que tu reviennes les goûter.

J'allais me promener dans le jardin, quand quelqu'un tira sur un pan de ma tunique.

木奴 Mùnú ? sage
ou Kungkat

Fig. 12

Devant moi aucun point lumineux semblable à une luciole.
J'entends la pluie glacée tomber sur les marches de terre,
Les gouttes transpercent la troisième veille.
Seule, désespérée, désespérée et tourmentée,
Qu'il est difficile de se séparer,
Toi aussi tu débordes d'amour.
Le bâton d'encens s'est consumé,
Mais ton cœur n'a pas encore refroidi,
Puisque tu tiens compagnie à Shuangqing.

Petite étoile,
Disparaissant peu à peu, ne bougeant plus,
J'espère encore que tu continueras à brûler,
Qu'une étincelle renaîtra,
Pour rivaliser avec les lampes des pêcheurs,
Sur l'étang sauvage, ballottées par le vent.
Hélas, quand les phalènes sont dispersés par l'automne,
Mon mal reprend,
Cessera-t-il un jour ?
Nous nous regardons longtemps,
Je somnole jusqu'au sommeil,
Le sommeil se retire, je me réveille en sursaut.

Yuan Mei (1716-1798)

GUI JIA JI SHI « RECIT IMPROMPTU DE MON RETOUR À LA MAISON »

Le quatre je quittai mon poste,
Le vingt mes bagages étaient prêts,
Le trente j'arrivai au village du Corbeau,
Le premier j'entrai à Qiantang⁸⁹.

J'étais alors tout près de la maison,
Impatient, le chemin me semblait long,
Loin de mon pays, j'ai oublié mon dialecte,
Qui à mes oreilles sonna étrangement.

Le portier me demanda nom et prénom,
Tandis qu'un petit chien aboyait près de la palissade.
Sans y prêter attention,
Je me rendis directement dans la salle de réception.

Ma sœur soutenait père,
Ma femme soutenait mère,

⁸⁹ Qiantang, Hangzhou.

Fig. 13

Leurs visages s'approchèrent ensemble de moi,
Ensemble leurs voix emplirent la pièce.

Ma mère s'adressa ainsi à moi :
« Mon fils, je vais te donner des nouvelles de la maison,
Je deviens vieille et mon état de santé n'est pas bon,
Heureusement cela ne m'affecte point.

Je ne suis pas comme ton père,
Il prend régulièrement ses repas avec un solide appétit,
Depuis que tu as quitté la maison,
Toute la famille a connu des revers de fortune.

Troisième sœur, pleine de talent,
À son grand regret (elle) a été mariée à la famille Wang de l'est⁸⁹,
L'époux de ta quatrième sœur est parti pour son dernier voyage,
La laissant occupée aux rites des funérailles.

Ta tante vient de rentrer du Guangdong,
Mais elle n'a même pas un mouton à sacrifier pour le Nouvel An.
Un vent froid traverse la maison de ton oncle,
Son logis rempli de tablettes mortuaires.

Je te raconte bonnes et mauvaises nouvelles,
En espérant que tu nous viennes en aide.
Maman parlait tout en marchant,
Et ~~en~~ servant de ses propres mains l'alcool et le gruau de riz.
Père me tint alors ces paroles :
« Je mourrais d'envie de te revoir, mon fils,
Hier j'ai reçu un message de toi,
Qui me donnait (sur ton voyage) des détails précis : »

Le quatre, tu quittais ton poste,
Le vingt, tes bagages étaient prêts,
Le trente, tu arrivais au village du Corbeau,
Le premier, tu entrais à Qiantang.

Tu tiens le sceau de ta nouvelle fonction,
Le riz et les céréales sont encore dans les greniers,
Trois ou quatre chaudrons de grains
Restent encore à mesurer.

Bien que tu sois revenu aujourd'hui,
Comment pourrais-tu rester longtemps à la maison ?
Maintenant que as des émoluments élevés,
Je peux habiter la partie est de cette habitation,

Lève la tête et regarde les poutres,
Elles valent plus de mille onces d'argent,

⁸⁹ Dongjiansong, Sagnac, une riche famille. Il s'agit ici de sa sœur Yuan Ji (1720-1759) qui écrivit elle aussi de la poésie.

Fig. 14

Des lotus poussent sur trente li,
Ombragés par les cyprès qui bordent l'étang.

Des oranges, comme de petites boules d'or,
Mûrissent lentement et pendent lourdement.
Ton vieux père les a plantés de ses mains,
En attendant que tu reviennes les goûter.

J'allais me promener dans le jardin,
Quand quelqu'un tira sur un pan de ma tunique.
Une concubine apporta ma fille,
Saluant son père avec respect dans ses balbutiements.

Feignant la colère, sa mère se plaignit,
Elle réclamait le sein avec trop d'énergie.
Une autre concubine à voix basse me dit :
Venez me retrouver dans un coin du parc pour la nuit,

« N'oubliez pas votre humble servante,
En réservant tout votre amour aux nobles dames ! »
Mon épouse étouffa un petit cri,
En ouvrant deux malles bleues.

Elle pensait qu'elles contenaient de l'or, des perles,
Mais ce n'était que mes écrits.
Ma mère voulait que je me repose
Aussi souffla-t-elle la bougie.

Le lendemain, je me rendis sur la tombe de ma grand-mère,
Me prosterner longuement, offrir nourriture et vin.
Quand son petit-fils avait dix-huit ans,
Elle venait encore l'embrasser dans son lit.

Aujourd'hui je reviens, fonctionnaire,
Un peuplier blanc a poussé sur sa vieille tombe.
J'adresse mes regrets au ciel en hurlant,
Quand ma douleur prendra-elle fin ?

Le jour suivant, je me rendis au lac de l'Ouest
Et sous l'averse contemplai ses flots.
J'ai parcouru les Quatre montagnes sacrées
Mais aucune ne le vaut.

Les gens tout occupés à la préparation de la fête des Lanternes,
Me sournant de loin quand je passais.
N'étant pas libre de mon temps,
J'appelai un serviteur pour qu'il loue un bateau.

Ma mère me demanda de rester,
Le répétant cent fois par jour.
Elle m'exhorta à manger plus,

Et me prépara un repas pour le retour.

Les pousses de bambou de notre jardin sont semblables au jade,
Elle les a cuit elle-même en ajoutant du sirop de blé.
Elle me donna aussi quarante paquets de thé de printemps,
Parfumé aux fleurs de prunier.

Mon père refusa que je me prosterne,
Mais il me désigna ses tempes blanchies.
Mon épouse et mes concubines ne trouvant rien à dire,
Ravalaient leurs larmes, oubliant leur maquillage.

Elles me demandèrent quand je pensais revenir,
Espérant seulement mon prompt retour.
Ma sœur souleva le rideau pour me saluer,
Et mon neveu s'apprêta à m'accompagner.

La femme de mon oncle ne cesse de murmurer
Me recommandant son fils Ah Pin⁹⁰.
Mes deux cousins encore très jeunes,
Vivaient pour la première fois les souffrances de l'adieu.

Amis et parents vinrent tous me dire adieu, *amare et / adieu*
Nous n'eûmes pas le temps de nous attendrir.
Les chevaux hennirent devant la porte du nord,
Mes bagages étaient prêts au soleil couchant.

Une corneille affectueuse donne la becquée et s'envole,
Les bergeronnettes se rassemblent avant de tournoyer dans le ciel.
Des canards mandarins coupent les feuilles des lotus
La Tisserande contemple la Voie lactée⁹¹.

Les nuages flottants s'accumulent et se rassemblent,
Et mon étalon flâne dans l'attente.
En ce monde, au milieu des humains,
On ne vit que joies et peines sans fin.

SUYUAN ZA XING « MISCELLANÉES DE MON JARDIN A MA GUISE »⁹² *ang a*

IV.

Les fleurs accompagnent le printemps,
Mais le printemps s'en retourne et les fleurs fanent.
Les nuages entraînent le flot des eaux,
Mais l'eau s'épuise et les nuages demeurent.

⁹⁰ A Pin. Il s'agit ici de son cousin Yuan Shu lui-même poète et peintre.
⁹¹ Ces deux vers symbolisent l'attachement et la douleur de la séparation.
⁹² Trois poèmes sur dix.

Fig. 15

Fig. 16